

ASPECTS DE L'IMMIGRATION NÉERLANDOPHONE AU CANADA

André Vermeirre
Université de Montréal

Ce n'est qu'à partir de 1980 que la fusion entre les Flamands et les Néerlandais a été consacré officiellement par le Traité d'union linguistique. Jusqu'à cette date, le fait d'appartenir à deux états différents avait eu pour conséquence de séparer les études consacrées aux membres d'une même communauté linguistique. Ceci explique pourquoi les réflexions qui suivent portent encore l'empreinte de cet antécédent, puisque c'est uniquement des Flamands que nous allons traiter. Notre étude porte sur quatre points particuliers:

1. Quel est le portrait-type de l'émigrant flamand? Pour y répondre, nous utiliserons principalement deux études. La première porte sur l'émigration par le port d'Anvers; la seconde sur les départs d'un petit village de Flandre.
2. Dans quelle mesure garde-t-on l'usage de la langue flamande? Nous nous baserons sur les recensements canadiens pour y répondre.
3. Concrètement, comment le patrimoine culturel flamand se conserve-t-il? La réponse nous sera fournie par des exemples pris au Manitoba.
4. Quel est le rôle de l'Eglise dans l'émigration flamande au Canada? Un abbé et une communauté religieuse serviront d'arguments afin d'y répondre.

Jusqu'à ce que les avions ne supplantent le transport maritime, le port d'Anvers a été une des principales voies de sortie de l'émigration flamande à destination du Nouveau Monde. Ce n'était certes pas la seule, mais le nombre de passagers qui embarquaient à Anvers suffit à conférer aux documents que nous ont laissés les autorités portuaires une valeur primordiale.

L'émigration belge par le port d'Anvers a été étudiée par Madame G. Kurgan¹ pour la période comprise entre 1901 et 1912. Ses travaux ont pu être réalisés grâce aux rapports qu'a laissés le Commissaire à l'émigration du port d'Anvers. C'est en nous basant sur cette étude que nous allons pouvoir isoler certains éléments concernant les Flamands qui émigrèrent au Canada. Mais avant d'aller plus loin, nous aimerions préciser certains points essentiels qui nous éviteront d'accorder aux chiffres qui suivent une portée qu'ils n'ont pas:

1. Les données sont des moyennes pour les années comprises entre 1901 et 1912. Elles ne laissent donc pas apparaître les variations qui existaient entre chaque année.
2. Les renseignements obtenus ne concernent que les passagers de 3e classe, c'est à dire les émigrants les plus démunis. Il serait donc

prudent d'éviter d'extrapoler et de conclure que ces données reflètent l'ensemble de l'émigration belge ou flamande.

3. Dans le même esprit, nous nous permettons d'insister sur le fait qu'il s'agit uniquement des départs effectués par le port d'Anvers. Il serait bon de se souvenir que plusieurs émigrants préféreraient se diriger d'abord vers l'Angleterre avant de s'embarquer à Liverpool pour l'Amérique.

Maintenant que les limites de l'étude sont définies, passons aux renseignements pertinents à notre sujet et essayons de tracer le portrait de cet émigrant flamand, passager de 3e classe.

Globalement, nous pouvons dire que l'élément adulte domine. La moitié des émigrants belges sont âgés entre 18 et 30 ans, tandis qu'un quart est composé d'enfants. Il y a deux fois plus d'hommes que de femmes. Concernant les Flamands en particulier, ils partent avec bien moins d'argent dans les poches que les Wallons. En effet, 70% des Flamands voyageant seuls déclarent moins de 100 FB² alors qu'il n'y en a que 34% parmi les gens du Hainaut. Les Flamands sont surtout des travailleurs agricoles ou des ouvriers non qualifiés, ce qui leur permettra de s'adapter facilement dans leur pays d'accueil.

Lorsque nous essayons de savoir quel est le lieu d'origine des émigrants belges, nous voyons que la majorité d'entre eux sont issus des provinces flamandes: 31% de Flandre orientale, 29% de Flandre occidentale et 6% de la province d'Anvers, soit l'équivalent des deux tiers de l'ensemble³. Cette provenance justifie la répartition linguistique des émigrants belges de plus de 18 ans. Ceux-ci sont à 63% unilingues flamands, tandis que 20% sont unilingues français. Notons aussi que le bilinguisme est beaucoup plus répandu chez les Flamands (8%) que chez les francophones (1%).

Les caractéristiques que nous venons d'énumérer seront complètement modifiées après 1945. En effet, l'Annuaire statistique de Belgique nous révèle que pour la période qui a suivi la fin du conflit mondial, les Flamands étaient nettement minoritaires parmi les Belges qui se rendaient au Canada. Ils ne représentaient alors plus que 35% de l'ensemble⁴.

Pour revenir à l'enquête relative au port d'Anvers, nous apprenons que le Canada n'était pas la destination la plus demandée au début du siècle. Seulement 13% des émigrants belges choisissaient d'y aller. Plus précisément, nous constatons que les gens de la Flandre occidentale préféreraient deux fois plus aller au Canada que ceux de la Flandre orientale⁵. En outre, le Manitoba attirait 84% des Flamands. Il n'y a donc pas lieu de nous étonner d'apprendre que le Manitoba comptait en 1916, 3 448 personnes d'expression flamande contre seulement 353 Wallons⁶.

Après avoir évoqué les caractéristiques principales de l'émigration flamande avant la Première Guerre Mondiale, attardons-

nous quelques instants afin d'en saisir certains détails. Pour ce faire, nous nous baserons sur une étude relative à l'émigration dans un petit village de Flandre, celui d'Egem⁷. De cette analyse qui va de l'année 1887 à 1914, se dégagent les constatations suivantes:

1. Ce village qui avait 1 668 habitants en 1856, en a à peine cinquante de plus en 1913. Ce faible accroissement s'explique dans une large mesure par le départ continu d'une partie de la population vers l'Amérique. C'est une saignée de 15 adultes en moyenne par année.
2. Il y a deux fois et demi plus d'hommes que de femmes qui partent.
3. 46% de la main d'oeuvre émigrante est constituée par des ouvriers agricoles, probablement des journaliers. Ajoutons à ce groupe les cultivateurs et les éleveurs de chevaux, et l'on atteint la proportion de 57% de gens occupant un emploi dans le secteur agricole. Si l'on compare ce rapport avec les données nationales de l'époque, on constate que le village d'Egem était fortement en retard: la main d'oeuvre agricole était trop nombreuse proportionnellement aux autres secteurs de l'emploi. Parmi les femmes qui quittent le pays, le métier le plus fréquemment exercé, est celui de dentellière. Vient ensuite ceux de domestique et de d'aubergiste, qui ont la particularité d'être exercés autant par les hommes que par les femmes. L'explication de ce phénomène réside dans le fait que ces métiers étaient pratiqués à temps partiel. Mais ils subissaient néanmoins le contre-coup des crises économiques, ce qui explique par exemple le départ de 8 aubergistes sur 15 avant 1894.

Avant que nous abordions l'examen de certains aspects de l'émigration flamande vers le Canada, nous aimerions nous arrêter sur l'importance de ce groupe.

LANGUE MATERNELLE (FLAMAND) DE LA POPULATION D'ORIGINE BELGE AU CANADA

	Flamand	%Flamands/ Belges	Population Canadienne	%Flamands/ Canadienne
1931	18 048	65,4%	10 376 786	0,17%
1941	14 557	50%	11 506 655	0,12%
1951	12 623	35%	14 009 429	0,09%
1961	14 304	23%	18 238 427	0,07%
1971	14 240	27%	21 568 311	0,06%

Chiffres obtenus d'après les données des Recensements canadiens.

Si les Flamands représentent actuellement 57% de l'ensemble de la population vivant en Belgique, ils ne constituent ici, au Canada, que six centièmes d'un pourcent (0,06%) de la population nationale. Cette donnée correspond au nombre de gens d'origine belge qui déclarent le flamand comme étant leur langue maternelle. Ainsi, en 1971, sur une population totale de 21 millions et demi, ils n'étaient que 14 240! Comme les chiffres tendent à le démontrer, l'importance relative des Flamands diminue au fil des ans, tandis qu'ils s'effacent progressivement dans l'anonymat canadien. En 1946, ils disparaissaient des relevés statistiques des Prairies, et le Recensement canadien les regroupait avec les "Netherlandic languages" en 1981.

Cette dernière constatation nous amène à nous interroger sur l'assimilation des Flamands. Pour ce faire, nous utiliserons deux critères: la naturalisation et la langue maternelle.

Nous ne possédons malheureusement pas de données concernant le taux de naturalisation des Flamands. Par contre, nous pouvons nous baser sur les chiffres relatifs aux Belges et les appliquer aux Flamands, puisqu'ils sont majoritaires pour la période que nous envisageons. La constatation qui se dégage entre 1901 et 1931, c'est que les Belges choisissent de plus en plus la nationalité canadienne. En l'absence de données ultérieures, nous sommes portés à croire que cette tendance s'est accentuée en raison du fait que le nombre de Belges et de Flamands diminuait parmi la population canadienne.

Nous considérons que la langue parlée est un critère d'assimilation, bien qu'il eût été préférable de pouvoir distinguer la langue de travail de celle que l'on parle à la maison. Faut de données, nous ne pourrions hélas pas établir cette distinction. Le recensement réalisé dans les Prairies en 1916 est le seul qui nous apporte des informations concernant la langue parlée des Belges. Le fait qu'il soit le seul du genre est regrettable, mais il se situe à une époque significative puisqu'il fait le point de la situation après une période d'intense immigration belge (1901-1911).

L'examen des chiffres relatifs aux Flamands nés en Belgique nous amène à faire les constatations suivantes:

1. Le taux de concentration des Flamands sur un même territoire, influence leur résistance à l'assimilation extérieure. C'est ainsi que l'unilinguisme flamand disparaît en Saskatchewan et en Alberta tandis qu'il résiste au Manitoba et à St. Boniface (10%).
2. A Saint-Boniface, deux fois plus de femmes que d'hommes ne connaissent que le flamand. Elles sont en outre moins nombreuses qu'eux à parler une autre langue.
3. Les hommes, quant à eux, sont plus polyglottes, puisque nous constatons que deux fois plus d'hommes que de femmes parlent l'anglais et le français en plus du flamand. Ce phénomène s'explique par le champ social plus ouvert, notamment à cause du travail.

LANGUE PARLEE PAR LA POPULATION
(AGEE DE 10 ANS ET PLUS),
NEE EN BELGIQUE ET RESIDANT DANS LES PRAIRIES
(juin 1916)

	Manitoba		St. Boniface		Saskatch- ewan		Alberta	
		%		%		%		%
Anglais seulement	75	2,5	1	0,1	47	2,8	63	4,5
Français seulement	187	6,4	17	2,3	227	13,5	63	4,5
Anglais+ Français	529	18,4	78	10,9	687	41,0	429	31,1
Langue maternelle seulement ⁸	227	30,2	75	10,5	26	1,5	15	1,0
L.M.+ Anglais	877	30,2	156	21,9	425	25,4	357	25,9
L.M.+ Anglais+ Français	1003	34,6	385	54,0	259	15,4	450	32,6
Total	2898		712		1671		1377	

Nous constatons donc que l'assimilation linguistique parmi la population d'origine flamande est plus importante chez les hommes et dans les régions à faible densité flamande.

Le deuxième tableau nous révèle combien l'assimilation est rapide parmi les jeunes nés au Canada. Sauf exception, tous parlent l'anglais, tandis que nombreux sont ceux qui connaissent aussi le français.

**LANGUE PARLEE PAR LES BELGES
(AGES DE 10 ANS ET PLUS),
NES DANS L'EMPIRE ET RESIDANT DANS LES PRAIRIES
(juin 1916)**

	Manitoba		St. Boniface		Saskatch- ewan		Alberta	
		%		%		%		%
Anglais seulement	19	4,7	3	6,1	14	8,9	16	12,2
Français seulement	36	9,0	0	0	6	3,8	0	0
Anglais+ Français	169	42,5	13	26,5	108	69,2	71	54,1
Langue maternelle seulement	2	0,5	2	4,0	0	0	0	0
L.M.+ Anglais	51	12,8	2	4,0	19	12,1	33	25,1
L.M.+ Anglais+ Français	120	30,2	30	61,2	9	5,7	11	8,3
Total	397		49		156		131	

Il semble donc évident que la langue fût rarement un des éléments de la culture d'origine que les Flamands parvinrent à transmettre à leurs enfants. Cette affirmation se confirme lorsque l'on constate les échecs que subirent les cours de langue flamande de l'ouest. La même impression se dégage aussi à travers certaines données récentes du Recensement canadien de 1981⁹. Belges et Luxembourgeois figurent ensemble à la même rubrique; ils sont en tout 43 000, mais le comptage selon "l'origine ethnique" nous apprend qu'il y a au Canada quelque 42 270 personnes d'origine belge. Environ le quart de ces 43 000, déclarent n'avoir eu ni l'anglais, ni le français comme langue maternelle. Bien que non spécifiés, il doit s'agir presque exclusivement du flamand ou du luxembourgeois. Parmi ce groupe, 1 880 continuent de parler une de ces langues à la maison, ce qui nous permet de situer autour de 15% le nombre "d'irréductibles" pour qui la langue flamande représente un acquis culturel qu'ils préservent le mieux qu'ils peuvent. Quant à savoir si la génération suivante manifeste la même détermination, nous nous permettons d'en douter.

Le cas des *Flamands du Manitoba* semble exemplaire quand il s'agit d'étudier le phénomène de leur survivance culturelle, car ils y furent nombreux. Nous aurions aussi pu nous pencher sur les cultivateurs de betteraves ou de tabac installés en Ontario, mais il a fallu faire un choix.

Comme nous avons eu l'occasion de le constater, les Flamands du Manitoba formaient au début de ce siècle un groupe marginal qui fut confronté au fait de devoir choisir une des deux langues officielles, le français ou l'anglais, afin de s'intégrer à la société manitobaine. Les données statistiques, ainsi que les témoignages individuels de l'époque, nous permettent de conclure que la totalité des Flamands rejoignit le groupe des anglophones et que cette assimilation fut d'autant plus rapide que l'immigrant flamand était éloigné de ses semblables. Par contre, dans les centres où existait une concentration suffisante de gens d'expression flamande, le voisinage favorisait la conservation de la culture d'origine, du moins parmi la première génération d'immigrants. A ce propos, la ville de Saint-Boniface, avec ses nombreux clubs et associations belges, constitue un excellent exemple.

C'est là que fut créé en 1905 un club belge encore en existence actuellement. Bien que regroupant au début des Belges d'expression française et d'expression flamande, la liste des membres fait apparaître que ces derniers constituaient l'élément majoritaire du club. Dès 1915, lors des séances, la lecture des rapports se faisait dans les deux langues. A cette époque, ce n'était pas la fête nationale que l'on célébrait au "Club belge", mais bien le 11 juillet, en souvenir de la victoire remportée en 1302 par les Flamands sur la chevalerie française. Cette pratique fut abolie en 1916 pour des raisons évidentes, l'unité étant de mise durant cette période de guerre. La revendication des Flamands de St. Boniface se fit aussi auprès des autorités de la ville, à tel point que plusieurs d'entre eux occupèrent des postes de direction à la ville. Au début du siècle, le nombre de Flamands à St. Boniface était tel, que ceux-ci avaient obtenu qu'une messe dominicale fût célébrée dans leur langue, au coeur d'une chapelle qui leur était réservée dans la cathédrale de la ville. En outre, deux missionnaires flamands donnaient des cours de catéchisme le dimanche après-midi. La concentration de catholiques flamands allait justifier en 1917 la création d'une paroisse séparée: celle du Sacré-Coeur. Cette première église qualifiée belge, visait en réalité à satisfaire les besoins spirituels des Flamands, comme le prouve le décret de fondation. Curieusement, le premier curé fut un Hollandais, et il fallut attendre 1928 avant qu'un successeur de langue flamande ne le remplace. Ce ne fut rien de moins que le père Chrysostome, supérieur général des Capucins belges au Canada. Dans son journal personnel, il note:

We are thus put in charge here of the Belgian parish of Sacred Heart. All Flemish and Netherlands speaking people

of St. Boniface and St. Vital are our parishioners, no matter where they live. The parish divisions here are linguistic.¹⁰

Il finit par une observation qui résume fort bien la perception que le milieu d'accueil avait des Flamands: "Here, Belgian means Fleming and speaking Belgian means speaking Flemish!" Ses préoccupations semblent s'orienter non seulement vers le salut des âmes, mais aussi dans la direction du maintien de la culture flamande. Les efforts déployés dans ce sens et les échecs qui bien souvent en résultent, nous permettent de saisir les limites qui s'imposent à tout groupe minoritaire. Au début, on entretient des relations avec la mère-patrie. Des exemplaires du journal catholique anversois "De Ster", sont distribués gratuitement lors de la messe dominicale. On crée une bibliothèque dont le fonds se compose de livres flamands commandés en Belgique. Enfin, en février 1930, le père Chrysostome prolonge l'expérience tentée depuis 4 ans par le Club belge. Il instaure des cours de langue flamande à l'intention des jeunes. C'est ainsi que 40 à 50 élèves s'inscrivent à l'école du samedi après-midi.

Malheureusement, cette tentative de conserver l'usage de la langue maternelle doit être abandonnée neuf mois plus tard, faute d'intérêt. Un autre projet, celui de publier un hebdomadaire en flamand, est aussi mis de côté, faute d'appui. L'appel de l'anglais semble irrésistible, tandis que l'assimilation fait des progrès, comme le prouve cette phrase notée en septembre 1931: "We started taking lessons in the English language".

A part la langue, il semble que l'héritage culturel flamand se transmette aussi par l'intermédiaire de sociétés artistiques et d'autres activités de loisir. C'est ainsi que la fanfare de St. Boniface, connue sous le nom de Belgian Band, parcourt les rues de la ville et anime certains événements spéciaux depuis le début du siècle. On note aussi l'existence, dès 1916, d'un cercle dramatique "Onder ons", dont nous ignorons malheureusement le répertoire. Quelques jeux venus de Belgique demeurent encore pratiqués, quoique à des degrés divers. C'est le cas du tir à l'arc, de la course de pigeons, des jeux de quilles et de fléchettes. Toutes ces activités que l'on joue dans le cadre de clubs organisés, ont un point commun: celui de réunir autour d'un groupe de Flamands une majorité de Manitobains, dont on peut se demander dans quelle mesure ils identifient l'activité qu'ils pratiquent avec le groupe qui l'introduisit au Canada.

Nous aimerions aussi souligner la présence d'un nombre assez important de Flamands parmi les pionniers de la colonisation du Manitoba. C'est principalement au sud-ouest de Winnipeg, dans le district de Lorne, que nous les retrouvons, participant activement à l'édification des petites communautés rurales de la région¹¹. Une publication parue dans le cadre du centenaire de cette province, nous familiarise avec cet épisode.

Le mouvement s'était amorcé au printemps de 1888 alors qu'un groupe de Belges, dont quelques Flamands, était venu se joindre à un noyau de Canadiens français établis à Saint-Alphonse depuis quelques années. Le témoignage de François Deschouwer nous paraît exemplaire:

Je suis parti de Everbecq, St. Joseph, Belgique, le 19 mars 1888; j'y exerçais le métier de menuisier. Nous avions cinq enfants, et je me trouvai forcé de chercher ailleurs un avenir plus assuré pour ma famille. Je vendis tout mon avoir, je partis seul pour le Manitoba, j'envoyai l'argent gagné ici, et au mois d'avril 1889, ma femme et mes enfants m'ont suivi.¹²

Après avoir bâti sa maison sur un homestead¹³ qu'il avait acquis dès son arrivée, François Deschouwer manifesta son habileté lors de l'édification de l'église St. Alphonse, qu'il construisit quasiment seul pour la somme de \$11. Parmi les cinq enfants qui émigrèrent au Canada, quatre d'entre eux épousèrent des Belges dont les noms suggèrent une origine flamande. La multiplication des mariages entre des personnes de même origine nous porte à croire que l'assimilation au monde des anglophones ne joue pas plus à la campagne qu'à la ville. Ce qui importe, c'est le nombre de gens et la nature des liens qui les unissent entre eux.

Comme pour les Canadiens français, c'est la langue et la religion qui cimentent les gens d'une même culture. En ce qui concerne la religion, vu l'importance du groupe de Flamands au nombre de 142, dans la paroisse de St. Alphonse (1890), il fallut recruter un prêtre d'origine belge. Une annonce parut dans le "Courrier de Bruxelles" à laquelle le père Gustave Willems répondit. Dès son arrivée en 1892, il détacha de la paroisse de St. Alphonse, la partie qui était peuplée en majorité de Belges: ce sera la paroisse de Bruxelles. Il y restera jusqu'en 1897, étant alors remplacé par un Hollandais.

Le rôle que jouèrent ces prêtres néerlandophones dans la conservation de la culture mérite d'être souligné. Il se manifeste dans deux directions: la colonisation et l'éducation. Concernant le premier point, bornons-nous à insister sur le fait que grâce aux voyages qu'ils firent en Belgique et aux relations qu'ils y entretenaient, les prêtres flamands réussirent à convaincre un certain nombre de familles à émigrer au Canada. Leur action était cependant limitée par la loi belge qui restreignait le nombre de gens habilités à faire du recrutement. Quant à l'éducation, nous sommes étonnés d'apprendre que le père Willems lui-même faisait la classe deux jours par semaine aux enfants d'expression flamande. Plus tard, on fit venir de Belgique des Ursulines (1914) et des Frères de la Miséricorde (1919). Ces derniers ouvrirent une école à Swan Lake à l'intention de la population flamande, qui resta en activité jusqu'en 1932.

On aimerait imaginer la vie de ces communautés paysannes, en saisir les instants de bonheur et songer aux moments de détresse. Nous aimerions lire des lettres, feuilleter des carnets intimes, consulter des livres de comptes. Mais ces témoignages nous échappent, et seules quelques photos nous renvoient un reflet de ce passé. Sous notre regard défilent des images...La récolte du blé sur la terre des Deschouwer, la "Société de musique de Bruxelles" en costume et casquette, les paroissiens endimanchés devant l'église de "Bruxelles-les-bois", les concurrents de la Coupe Hallemans consacrée au bowling flamand. Il y a aussi beaucoup de photos de famille: les Blomme, les Goethals, les Vanden Bussche, les Vermeire! Parmi tous ces gens, il y a des malhonnêtes, comme ce cultivateur de St. Alphonse: Charles Van Brabant. Il essayait de convaincre ses compatriotes, en écrivant dans les journaux de Gand, d'acquérir une terre par son intermédiaire. Afin de décider les cultivateurs flamands à partir, il n'hésitait pas à se faire passer pour un agent officiel du Manitoba. C'est sans aucune retenue qu'il déclarait en 1897 qu'il y avait à St. Alphonse plus de 500 cultivateurs belges, tous très satisfaits de leur nouvelle résidence, alors qu'il n'y avait en fait que 50 familles belges à cette époque. Son comportement fut finalement dénoncé par l'Eglise; il fut emprisonné pour vol.¹⁴

Nous ne pouvons conclure cette évocation de la présence flamande au Manitoba sans lire une des nombreuses lettres qui furent publiées dans la presse belge afin de promouvoir l'émigration vers cette province. La réussite exemplaire dont on nous parle nous porte à questionner la sincérité de son auteur. Si l'on peut imaginer que certaines déconvenues sont passées sous silence, ce serait cependant une erreur de croire que le récit n'est qu'un tissu de mensonges. Considérons plutôt le fait que les partisans de l'émigration eurent tendance à ne parler que des réussites, laissant à leurs adversaires le soin de dénoncer les échecs.

Bij mijne aankomst in Oak Lake, heb ik onmiddelijk werk gevonden, alhoewel ik geene kennis had van landbouw, ik had nooit eenig handwerk gedaan, en was dus de eerste dagen erg vermoeid, doch de frische en sterke lucht van hier heeft mij krachten gegeven. Wat het eten aangaat, moet ik U bekennen dat men niet beter wenschen kan, ik heb de gelegenheid gehad op verschillende plaatsen mijn maaltijden te nemen, zoowel bij armen dan bij rijke pachters, en overal is men met de zelfde liefstalligheid ontvangen, en overal was de kost even goed.

Ik heb aan de hooi en oogst, alsook aan het dorschen mede gewerkt; en overal was het werk door machienen van allen aard vergemakkelijkt.

Sedert midden Oktober, ben ik als onderwijzer geplaatst, ik ben aangenomen geweest aan 35 dollars per maand, voor de

zes eerste maanden, ik heb mijn pension genomen bij een landbouwer voor 10 dollars per maand.

Er is hier in het onderwijs eene goede toekomst voor de jongen lieden en juffers welke zich tot dit vak willen toeleggen. Eene mijner vrienden, Mr. Heine van Luik, heeft hier gedurende twee maanden gewerkt, aan 1-1/2 dollar per dag. Nu is hij voor eigen rekening begonnen te Letellier op 50 mijlen van Winnipeg, zijne zaken gaan opperbest.

Over ongeveer 5 maanden, is hier een vlaming genaamd P. Van Roy met zijne vrouw aangekomen. Ik heb hen eene plaats bezorgd bij een ongehuwde pachter, de man werkt als landbouwer en de vrouw als huishoudster. Zij zijn tevreden en winnen veel geld.

Ik eindig en herhaal U nogmaals, dat ik zeer gelukkig ben, naar hier gekomen te zijn, en als ik binnen twee of drie jaar eens naar België zal komen, zal ik trachten eenige personen mede te nemen, want ik ben overtuigd, dat men zich hier met een weinig wilskracht, eene schoone toekomst kan maken.¹⁵

Parmi les aspects de l'immigration flamande au Canada, il en est un qui semble avoir joué un rôle déterminant: nous voulons parler du rôle tenu par l'Eglise catholique. Dans les lignes qui vont suivre, nous essayerons de mettre en relief l'action des prêtres flamands ainsi que le rôle des membres de certaines communautés religieuses. Notre analyse passe tout d'abord par l'examen du contexte socio-politique en Flandre et au Canada français. Si nous choisissons le vocable Canada français, c'est parce qu'il recouvre à la fois le Québec et les autres groupes de francophones répartis ailleurs au Canada.

On ne peut nier que la Flandre et le Canada français présentent jusqu'à la fin du premier conflit mondial, un certain nombre de points communs. Sur le plan démographique, les deux sociétés font état, à partir du milieu du XIXe siècle, d'un taux d'accroissement de population important¹⁶. Mais si au Canada il y a suffisamment d'espace disponible pour absorber cette croissance, il n'en va pas de même de l'autre côté de l'océan où la Belgique est le pays le plus densément peuplé au monde¹⁷. A la campagne, le nombre de petits exploitants augmente tandis que la taille de leur exploitation diminue. Louer une terre devient très onéreux, d'autant plus que le niveau de revenu provenant des éventuels surplus de la récolte, se heurte à partir de 1880, à la concurrence des produits américains que l'on vend moins cher. Ces caractéristiques se répercutent sur le niveau de vie: dans cette Flandre agricole, le revenu du paysan stagne tandis que celui de l'ouvrier double (1874-1895). Plusieurs cherchent une solution à l'extérieur du monde rural. C'est ainsi que chaque année, des milliers de Flamands passent en

France et offrent leurs services comme travailleurs agricoles. D'autres se rapprochent des centres industriels de Wallonie, espérant y décrocher un emploi. L'attraction vers le secteur secondaire existe aussi au Québec, où un grand nombre de Canadiens français traversent la frontière américaine, séduits par la perspective de gagner un salaire meilleur.

Cette société de gagne-petits est encadrée, tant en Flandre qu'au Canada français, par l'Eglise qui règle la vie quotidienne des villageois et qui exerce une sorte de monopole sur les corps et les esprits. Mais la montée du socialisme et les revendications ouvrières provoquent un sentiment de malaise parmi le clergé catholique qui se sent menacé. La réaction face au péril rouge et à la laïcisation de la vie publique, s'exprimera de la même façon des deux côtés de l'océan: d'une part, l'émergence d'un mouvement ultra-montain, d'autre part, la recherche de solutions destinées à soulager la misère. Parmi elles, l'émigration constitue un moyen acceptable, à condition qu'elle soit encadrée par l'Eglise. Ici aussi, les intérêts convergent entre le Canada et la Flandre. En effet, si du côté flamand il n'est pas question de partir dans n'importe quelle condition, du côté canadien on n'est pas prêt à accueillir n'importe qui. Ce sont ces préoccupations mutuelles qui justifieront le rôle d'encadrement que les prêtres voudront tenir à tous les stades du processus d'émigration: de la promotion initiale jusqu'à l'installation en terre canadienne.

Il est rare que les témoignages que nous avons gardés soulignent le caractère flamand du prêtre; au contraire, dans la majorité des cas, c'est la nationalité belge qui est mise en valeur, plutôt que la langue. Cette constatation est valable tant du côté belge que du côté canadien. En ce qui concerne le Canada, nous pouvons avancer l'hypothèse de l'ignorance: pour un Canadien, tout prêtre belge au XIXe siècle était censé être francophone. Reconnaissons que dans la pratique, les représentants de l'Eglise belge étaient suffisamment instruits pour savoir s'exprimer en français. Ce n'est que si l'on s'interrogeait sur le milieu où ce prêtre a vécu et a étudié, que l'on s'apercevrait qu'il s'agit d'un Flamand.

Nous pourrions profiter de cet exemple pour faire remarquer que le flamand, en tant que phénomène culturel, était ignoré du côté des autorités canadiennes responsables de l'immigration. Quant aux consuls de Belgique, ils semblaient être tout aussi ignorants des besoins de leurs compatriotes, comme en témoigne l'événement suivant. En 1900, un immigrant flamand s'était plaint auprès du consul à Winnipeg de ce que les Flamands éprouvaient de la difficulté pour se faire comprendre; il n'y avait pas d'interprète pour les aider à leur arrivée. Quatre ans plus tard, la situation ne s'étant pas améliorée, le plaignant constatait que "van alle de Europesche Natfen (zelfs de Gallicanen, Doukhobors en Icelanders) zijn wij de eenige welke geen vertaler hebben"¹⁸. Si les Flamands obtinrent satisfaction grâce aux représentations du consul de Belgique auprès des autorités canadiennes, il est intéressant de souligner que

cet incident permit à Bruxelles de s'apercevoir que ni le consul, ni le vice-consul ne parlaient le flamand!

Fermons cette parenthèse et revenons au rôle de l'Eglise belge dans l'émigration vers le Canada. Afin d'illustrer son engagement, nous avons retenu deux exemples: le père Verbist et les Rêdemptoristes.

Le père Pascal-Joseph Verbist est à notre connaissance le premier Belge mais aussi le premier Flamand, à avoir fait officiellement la promotion du Canada. Son action nous est connue par la publication d'un petit livre qu'il avait écrit en 1872: "Les Belges au Canada". Il semble que l'intérêt de ce prêtre anversois pour le Canada ait été éveillé par la lecture d'une brochure publiée par le gouvernement du Québec afin de promouvoir l'émigration européenne. Il entra en contact avec les autorités du Québec, fit le voyage jusqu'ici, et fut nommé en janvier 1872 agent d'immigration de cette province pour la Belgique, l'Allemagne et la France. Soulignons au passage que son action n'était pas tout à fait désintéressée, puisqu'il touchait un salaire mensuel de \$150. Son mandat consistait à attirer une émigration agricole, et c'est dans ce but qu'il rédigea immédiatement le petit livre que nous avons conservé. S'adressant en français, bien entendu, à ses compatriotes, il justifie son action en ces termes:

La situation précaire du cultivateur de la Campine et des deux Flandres...et la certitude qu'un avenir plus prospère l'attend dans la Province de Québec,...m'ont engagé de prêter mon concours à une oeuvre qui, tout en contribuant largement au bien-être d'une classe de mes compatriotes bien digne d'intérêt, se rattache étroitement à la propagation de la foi, dans des contrées qui sont en voie de se peupler rapidement...¹⁹

Lors de son premier séjour au Québec, il visita en décembre 1871 plusieurs emplacements susceptibles d'accueillir un groupe de colons belges. Le premier établissement était occupé depuis quelques mois par une douzaine de familles belges francophones, originaires des environs de Namur. Est-ce un hasard si l'on proposait au père Pascal Verbist de baptiser cette paroisse du nom de St. Pascal des Belges? La deuxième visite fut faite à l'intention d'un monastère de Trappistes flamands établis dans le comté de Langevin depuis 1862. Le père Verbist espérait en faire un noyau autour duquel des colons flamands auraient pu s'agglomérer. Un mois plus tard, il était nommé agent d'immigration et retournait en Belgique. Les instructions du Département de l'Agriculture (qui s'occupait alors de la colonisation), stipulent que l'abbé doit "rechercher surtout ceux qui pourraient disposer d'un certain capital..." On précise qu'il ne doit pas encourager les "émigrants dépourvus de moyens... à venir se fixer au Québec" et on souhaite qu'il parvienne "à faire comprendre aux populations de langue française, les avantages particuliers" de cette

province"²⁰. Ces instructions allaient à l'encontre de son désir initial de soulager les nécessiteux de la Campine et des deux Flandres. Mais cela n'allait pas être la seule contradiction dans son attitude... En effet, nous apprenons que lors de son séjour en Belgique, il s'occupait aussi de promouvoir les relations commerciales, ce qui lui valut les félicitations d'un haut fonctionnaire:

Je suis bien aise de voir que vous vous occupez de nos relations commerciales avec la Belgique, les deux pays ne peuvent qu'y gagner en échangeant directement leurs produits. La betterave, le houblon, la chicorée sont des produits que nous devrions cultiver, vous faites bien de nous apporter des données là-dessus..²¹

Rentré au Canada, l'abbé Verbist fut nommé curé de la paroisse Ste Pétronille, sur l'île d'Orléans. Nous ignorons ce qu'il fit jusqu'au printemps 1874, époque à laquelle il s'enfuit précipitamment de Québec vers l'Amérique du Sud. Une lettre du Commissaire à l'Agriculture nous donne des indices pouvant expliquer ce départ:

La raison apparente de sa démission de la cour de Ste Pétronille a été qu'il persistait à enfreindre la règle du Diocèse qui défend à tout prêtre de s'occuper de commerce. Or il était connu de tout le monde que c'était lui qui approvisionnait la boutique tenue à Québec par sa prétendue nièce, Mademoiselle Bassibée, c'en était assez pour motiver son expulsion..²²

Ainsi s'achève d'une manière abrupte, la première tentative officielle destinée à établir des colons belges par l'intermédiaire d'un homme d'église. L'épisode aura duré deux ans et demi. Le bilan provisoire de cette action se révèle assez négatif. Si l'on oublie le projet d'une colonie flamande autour du monastère des Trappistes, celui qui s'était ébauché à Namur avant l'arrivée du père Verbist se développa modestement grâce à l'apport de non-Belges. Nous doutons en outre de l'influence que "Les Belges au Canada" eut parmi les Flamands. Huit ans plus tard, le rêve de Verbist fut repris par un journaliste de Zottegem, Gustaaf Vekeman. S'adressant à ses compatriotes dans leur langue maternelle, il tenta des années durant, de convaincre les petits fermiers flamands à venir le rejoindre au Québec²³.

C'est pour remplacer les Rédemptoristes américains qui s'occupaient du sanctuaire de Ste Anne-de-Beaupré, et qui ne savaient pas s'exprimer en français auprès de la population québécoise, que l'on fit appel aux Rédemptoristes belges dont le noviciat était à Saint-Trond (Belgique). Il faut souligner que le fait de pouvoir s'exprimer dans la langue locale, était essentiel pour l'accomplissement de la tâche des pères puisqu'ils devaient prêcher des missions et des retraites paroissiales. Les premiers Rédemptoristes belges arrivèrent à la fin du mois d'août 1879²⁴. La

moitié d'entre eux était d'origine flamande, et cette proportion semble n'avoir jamais été inférieure tant que les Canadiens ne remplacèrent pas les Belges.

L'influence que ces missionnaires ont pu avoir auprès de la population canadienne nous paraît importante, bien que les moyens nous manquent pour mesurer avec précision l'ampleur de ce mouvement. Constatons tout d'abord l'étendue du territoire couvert durant les années 80, soit l'ensemble des diocèses du Québec. Imaginons ensuite le nombre de fidèles que l'on rejoint: à titre d'exemple, nous savons que le cap des 100 000 pèlerins fut dépassé à Ste Anne-de Beaupré en 1889. Enfin, penchons-nous sur le succès de leur méthode rigoureuse grâce au témoignage, quelque peu exagéré certes, du père Hendricks:

Partout où nous nous montrons, le peuple est enthousiaste de nous. Il faudrait avoir été à Montréal. Chaque jour l'église était comble, bourrée de monde. On écoutait la parole simple des pères avec une avidité surprenante. L'auditoire était comme suspendu aux lèvres du prédicateur. Ville de commerce et de plaisirs, Montréal, en contact avec les Etats-Unis, est connu dans le pays pour ses moeurs dépravées. Vous comprenez que pour les rédemptoristes, c'était un champ de bataille des mieux choisis. Aussi nous avons flagellé le péché avec une ferveur apostolique qui terrifiait le peuple. Les retours ont été innombrables. Les gens disaient eux-mêmes que jamais ils n'avaient si bien compris la vérité. Les confessionnaux des pères étaient assiégés jusqu'à 11 heures du soir. On se battait pour les approcher et j'ai dû sortir plusieurs fois de mon confessionnal pour rétablir la paix...Grâce à Dieu, les conversions et les retours se comptent par milliers. Nous avons tellement gagné le coeur des habitants qu'ils ne voulaient presque pas nous laisser partir; un grand nombre nous promirent de venir en pèlerinage à Sainte-Anne pour nous rendre visite...²⁵

Durant les années 90, les Rédemptoristes belges étendirent leur champ d'apostolat à l'extérieur de la vice-province canadienne française. Ce projet paraît ambitieux bien qu'il ne se compare pas au rayonnement qu'ils avaient dans la "belle province". Ils visitèrent les Flamands d'Edmonton durant deux années consécutives (1892-93) et ils fondèrent un monastère au Manitoba (Brandon) et en Saskatchewan (Yorkton).

Dans un livre qu'il consacre aux Rédemptoristes du Canada, J. P. Asselin conclut en s'interrogeant sur ce que ces Belges ont apporté:

Ils transplantaient en sol canadien la tradition vivante... d'Alphonse de Liguori..., une tradition faite d'un zèle missionnaire rigoureux soutenu par une vie de communauté

intense... L'image projetée par les rédemptoristes du temps en était une de sérieux, voire d'austérité.²⁶

Nous avons eu l'occasion de signaler plus haut que le clergé catholique faisait le lien entre la population restée en Belgique et le Canada: lorsqu'un des leurs revenait au pays, il était sollicité pour s'adresser en public. En cela il ne détenait certes pas le monopole de l'information, puisque des journaux sensibilisés à l'émigration prenaient régulièrement position. En outre, les lettres que les familles s'échangeaient, ainsi que le retour du garçon venu chercher au pays une fille à marier, permettaient à l'information de circuler. Hélas, plusieurs se laissaient encore convaincre par des agents racleurs sans scrupules qui ne s'embarrassaient pas de mentir afin d'arriver à leurs fins. Témoin l'exemple de ce brave Flamand qui, voulant rejoindre son frère au Canada, fut expédié en Argentine, quelque 8 000 km au sud "daar de reis langs daar goedkoper is en dat hij naar een eindje weg te voet zal hoeven af te leggen om Canada te bereiken!"²⁷

Il importait donc de protéger le pauvre, l'illettré, contre les abus, et cette action faisait partie de la mission de l'Eglise. En outre, les départs réguliers, auxquels on assistait à chaque printemps, faisaient craindre que les villages ne se dépeuplent de bons catholiques, diminuant ainsi l'influence du clergé. C'est pourquoi la prudence, pour ne pas dire une certaine désapprobation prévalait, comme tend à le prouver l'exposé que fit le père Strubbe, un Rédemptoriste belge du Canada, de passage à Tielst en 1903. Après qu'il eut énuméré les dangers qui menaçaient l'émigrant, le prédicateur insistait sur le fait que celui qui s'expatriait devait être conscient du péril auquel il exposait sa foi. En Amérique, l'Eglise et les prêtres catholiques étaient souvent éloignés de leurs ouailles qui pouvaient subir l'influence néfaste des protestants. C'est pourquoi le père Strubbe encourageait à la prudence en faisant résonner aux oreilles de son auditoire le proverbe vantant les mérites du pays ("Oost west, thuis best") et en proclamant: "blijft in uw Vlaanderland".

CONCLUSION

Les quelques exemples que nous avons retenus dans cette étude nous ont permis de dégager l'allure générale de l'émigration flamande au Canada. Le caractère marginal de ce phénomène en est l'élément principal, à tel point que les Flamands n'apparaissent même plus en tant que groupe distinct dans les recensements officiels canadiens.

Si nous nous sommes particulièrement penchés sur l'époque antérieure à la Deuxième Guerre Mondiale, c'est tout simplement en raison de la disponibilité des informations. D'autre part, comme il ne s'agissait pas d'établir un compte rendu exhaustif de la présence flamande, nous avons délibérément choisi de ne pas parler des

expériences aussi remarquables que celle des cultivateurs de tabac en Ontario.

Notre attention a été attirée par la persistance de l'usage du flamand au sein d'un environnement linguistique anglophone, et nous avons constaté à ce chapitre que l'assimilation s'effectuait rapidement. Nous ne pouvons passer sous silence les capacités dont les Flamands firent preuve dans un domaine autre que celui de la langue. Comme le déclarait un consul de Belgique, "ces excellents compatriotes...ont été ménagers et travailleurs comme tous les bons cultivateurs de cette origine". En effet, les réussites dans le domaine agricole, que ce soit dans les Prairies, en Ontario ou au Québec, témoignent de ces qualités. Mais il ne s'agit pas de dresser un monument en l'honneur des Flamands du Canada. Constatons plutôt que malgré leur nombre restreint, ils contribuent encore à notre époque, au même titre que les autres groupes d'immigrants, à l'édification de leur nouvelle patrie.

NOTES

¹Kurgan, G. et Spelkens, E., *Two Studies on Emigration through Antwerp to the New World*, Brussels, 1976.

²Environ \$120 canadiens actuels.

³Les districts les plus touchés sont Nevele (38%), Kaprijke (35%), Ruyslede (34%), Bruges (32%), Dixmude (30%).

⁴Hainaut (29%), Liège (18%), Brabant (16%), Limbourg (11%), Flandre occidentale (9%), Anvers (8%), Flandre orientale (7%), Namur (1.5%), Luxembourg (0.5%).

⁵Flandre occidentale, 12% et Flandre orientale 5%.

⁶Recensement des Prairies, population, 1916.

⁷Dewitte, Paul, Op zoek naar het "beloofde land", *De Roede van Tielt*, 12e J., nr.2-3, oct.1981, pp.12-20.

⁸Nous prenons pour acquis que la "langue maternelle" ne peut être que le flamand, puisque le français est identifié séparément.

⁹Recensement canadien, 1981, 92-911.

¹⁰Wilson, K. et Wyndels, J. B., *The Belgians in Manitoba*, Winnipeg, 1976, p.53.

¹¹Il s'agit de Bruxelles, St. Alphonse, Holland, Somerset, St. Lupicin, N. D. de Lourdes, Swan Lake. On note aussi la présence de Belges

au S.O. de Brandon: à Deloraine, Boissevain, Goodlands et Whitewater. Voir *Memories of Lorne 1880-1980*, Altona, Manitoba, 1981.

¹²*Les Belges au Manitoba, lettres authentiques de colons belges*, Ottawa, 1894, p.16.

¹³Terre de 160 acres (64,744 ha.)

¹⁴Archives du Ministère des Affaires étrangères, Bruxelles, 26 mars 1897.

¹⁵"Brieven van Belgen in Canada gevestigd", A.M.A.E., Bruxelles.

¹⁶Entre 9% et 10%. Stimulé par une diminution du taux de la mortalité et une natalité élevée.

¹⁷En 1890, 200 hab./km².

¹⁸A.M.A.E., Bruxelles, 10 mai 1905.

¹⁹Verbist, P. J., *Les Belges au Canada*, Turnhout, 1872, pp.3-4.

²⁰*Ibid.*, pp.5-6.

²¹Lettre de S. Lesage à Verbist, 26 avril 1872. A.N.Q., Trav. publ., E-25, 637, vol.9, p.665.

²²Lettre de S. Lesage à R. Berns, 10 avril 1874. A.N.Q., Fonds Lesage, P 149-4, 40-41.

²³Vekeman, G., *Eene reis in Canada, of nuttige raadgevingen aan de Belgische uitwijkelingen*, Sherbrooke, 1882.

²⁴Asselin, J. P., *Les Rédemptoristes au Canada*.

²⁵*Ibid.*, p.55. Ce témoignage date de 1879.

²⁶*Ibid.*, p.145.

²⁷*Ons Doomkerke*, X, 1964-65, I, pp.5-6.